

se soutenir et à se protéger contre le vertige, tandis qu'ils grimpaien au plateau supérieur où l'on avait établi deux pièces de 18 et une vigie pour entretenir des signaux de jour et de nuit avec l'escadre anglaise, soit qu'elle fût sous voile dans le canal ou au mouillage du gros îlet de Sainte-Lucie.

La possession de ce point par les Anglais, peu importante comme poste militaire, était cependant fort nuisible aux mouvements des Français, en ce que rien de ce qui se passait dans le canal ne pouvait échapper à la surveillance des vigies. Ce fut ainsi que la présence de l'*Amphitrite* revenant de sa croisière par le sud de l'île, fut signalée à la division anglaise à l'ancre dans la baie Sainte-Lucie, et qu'un vaisseau et une corvette mirent à la voile sur-le-champ pour lui barrer le chemin et l'attaquer au cap Salomon. Le danger auquel l'habileté seule de son commandant avait pu dérober ce beau navire, fit sentir plus vivement que jamais l'imprudence de laisser le *Diamant* aux mains des ennemis, et l'amiral Villaret résolut de l'enlever à quelque prix que ce fût.

Le soir de cette glorieuse journée où la frégate française échappa si vaillamment aux serres des éperviers britanniques, l'amiral se rendit sur la Savane, promenade ordinaire des habitants du Fort-Royal, entouré d'une nombreuse escorte de brillants officiers de terre et de mer. Après le splendide repas auquel furent invités le commandant de Trobriant et son état-major, les convives se réunirent sous les tamarins, au bord de l'Océan, pour y aspirer l'enivrant fraîcheur de la brise et surtout pour y contempler l'élite des dames créoles qui s'y pressaient en foule, curieuses de voir de près les héros du combat de la matinée. Certes, jamais tournoi chevaleresque n'avait eu de plus enthousiastes spectateurs. Aguerries contre le bruit du canon, les dames du Fort-Royal, rassemblées aux balcons, sur le rivage, avaient suivi, avec la vivacité d'émotion particulière à leur race, toutes les péripéties du drame sanglant déroulé sous leurs yeux. Aussi les plus caressantes œillades, les murmures les plus flatteurs dédommagèrent-ils les combattants de leurs périls passés. C'était à qui, des noms les plus vénérables, des femmes les plus séduisantes, se ferait présenter quelque officier de l'*Amphitrite*; il y en eut pour tout le monde, jusqu'au plus petit aspirant.

Le commandant de Trobriant causait avec

l'amiral, fort distract, malgré sa gravité, par tout ce qu'il voyait, et répondant de travers à chaque œil noir qui se dirigeait sur lui. Fontanges donnait le bras à Kerguelen; il suivait d'un œil ébloui les ravissantes apparitions aux blanches épaules, à peine vêtues, suivant la mode de l'empire, de légères robes de mousseline, qui tantôt se glissaient sous l'ombre grise des tamarins tantôt se montraient baignées des fraîches clartés de la lune; le jeune enseigne s'arrêtait, se récriait et se croyait transporté dans l'île des fées.

Son compagnon, péniblement froissé par ce triomphe dont il ne pouvait prendre sa part, marchait morne et le front soucieux. Cependant Kerguelen ne put se dispenser d'aborder quelques dames qu'il avait connues à son premier voyage, et qui lui firent le plus gracieux accueil; mais les compliments dont elles l'accablèrent, achèverent de lui percer le cœur; il se hâta de présenter Fontanges, comme le héros de la journée, au groupe qui s'était formé autour d'eux, et prétextant un devoir impérieux, il se déroba à la cruelle ironie de cette ovation imméritée.

Kerguelen prit un canot du rivage et se rendit à bord de la frégate, dont le calme austère était plus conforme à la tristesse de son cœur. Le pont était lavé, les manœuvres en ordre; le marleau des calafats et des charpentiers retentissait sur les platsbords, sur les passavants; les voiliers étaient courbés sur leur besogne; toute trace sanglante avait disparu, car les canots avaient secrètement porté à terre, dans la soirée, les cadavres de ceux qui avaient succombé. Par intervalles, quelques plaintes sourdes s'élevaient de l'entreport où gisaient les blessés; quand elles cessaient, on entendait le murmure éloigné du tambourin des nègres, célébrant sur le rivage une danse nocturne en l'honneur des vainqueurs, les trilles joyeux du flageolet de quelques matelots fraternisant philanthropiquement avec les nymphes du quartier du Petit-Brésil, le verre de tafia à la main.

A terre, tout était gaîté et mouvement; de la lisse du couronnement d'arrière où il était appuyé, Kerguelen voyait courir, se croiser les torches de résine flamboyantes que portaient les nègres devant les groupes de dames se rendant en toilette au bal. Une grande maison construite en briques, située sur le rivage, à la Pointe-Simon, rayonnait par douze fenêtres illuminées. Il faut avoir assisté à ces fêtes